

autres de ses œuvres, la traduction des poèmes écrits par des femmes et son travail sur Catulle. 4 : il existe dès lors une véritable interaction entre la traduction et une approche créative. Le tout est solidement argumenté, au départ de la tradition latine – Cicéron, Pline, Quintilien – jusqu’aux opinions modernes : Marguerite Yourcenar bénéficie alors d’une brève allusion (p. 105-106). Ses *Mémoires d’Hadrien* sont appréciées comme étant basées sur une solide connaissance du monde antique mais loin d’être une traduction de sources latines, l’œuvre devient une narration fictive, aboutissement extrême d’une traduction au sens le plus large du terme, je dirais plutôt : d’une tradition. Et il existe d’autres cas où le traducteur devient à son tour narrateur, auteur à part entière, et pas seulement lors d’une approche d’originaux fragmentaires comme il en est des poèmes de Sappho. Une très abondante bibliographie (p. 237-257) ainsi qu’un précieux index (p. 259-271) reflètent l’érudition de l’auteure et l’ampleur de son parcours littéraire.

Pol TORDEUR

Fausto GIORDANO, *Percorsi testuali oraziani tra intertestualità critica del testo ed esegesi*. Bologne, Pàtron, 2013. 1 vol. 14,5 x 21,5 cm, 128 p. (EDIZIONI E SAGGI UNIVERSITARI DI FILOLOGIA CLASSICA, 68). Prix : 12 €. ISBN 978-88-555-3190-0.

Sept chapitres nous sont proposés, dont quatre ont déjà été publiés sous forme d’articles de revue. Horace est abordé sous l’angle du rapport entre l’écrivain et le lecteur, ce dernier étant considéré comme le destinataire du message. Sans que l’expression soit clairement mentionnée, c’est « l’esthétique de la réception » qui constitue la trame de l’ouvrage, comme le dit A. La Penna dans le préambule. L’horizon est chaque fois large : Horace lu par Martial permet la rédaction de plusieurs épigrammes (ch. 1) : inspiration et non imitation ; Horace, cité par Servius, se présente sous un autre angle (ch. 2) ; Richard Bentley, comme éditeur des *Carmina* (en 1711), réussit-il à maintenir la fidélité au texte tout en critiquant la tradition textuelle (ch. 3) ? De Kiessling (1884) à Pascoli, puis Horace relu dans une optique nationaliste dans l’Italie du sud au XIX^e s., et j’en passe, constituent les sujets abordés dans les chapitres suivants. On voit dès lors clairement que l’essentiel de l’enquête est fourni par la manière dont un personnage, une époque... reçoivent les poèmes d’Horace, les interprètent – consciemment ou non – en fonction de leur milieu et expriment des sensibilités différentes. Le débat n’est pas clos et l’auteur n’a pas l’ambition d’épuiser le sujet. Les sept études constituent cependant des jalons bien construits à disposer sur le long chemin de la survie d’Horace et de sa réception. Les divers index, des sujets principaux (p. 109-112), des citations (p. 113-119) et des auteurs modernes (p. 121-127), reflètent la richesse de ce petit volume et l’ampleur des vues de son auteur.

Pol TORDEUR

Sergio AUDANO, *Classici lettori di classici. Da Virgilio a Marguerite Yourcenar*. Foggia, Ed. Il Castello, 2012. 1 vol. 14 x 21 cm, 314 p. (ECHO, 8). Prix : 20 €. ISBN 978-88-6572-080-6.

La plupart des études réunies ici sont inédites, les travaux déjà parus auparavant ont été mis à jour (voir la note 5 à la p. 16). Le recueil se termine par une bibliographie et un *index locorum* sélectif. Les auteurs latins et italiens constituent l'essentiel du contenu. – Les trois études qui ouvrent ce recueil concernent la réception de deux vers célèbres de l'*Énéide* de Virgile. Avant d'examiner le « Nachleben » de ces vers, S. Audano étudie l'arrière-plan, le contexte et la signification des vers virgiliens en question. De cette façon on se rend pleinement compte qu'un vers de Virgile à un certain moment va vivre sa propre vie, a "una ... fortuna autonoma" (p. 21 ; cf. la p. 13 et aussi les p. 65 et p. 85) et sera employé régulièrement dans un sens différent de ce que Virgile a voulu dire. La première étude porte sur l'arrière-plan (Lucrèce et les *Géorgiques*, mais surtout Cicéron) et la postérité du vers *Inventas aut qui vitam excoluere per artis* (*Aen.* VI, 663). On retrouve ce vers ou une allusion à ce vers notamment chez Sénèque, Silius Italicus, Servius, Macrobe, Lactance, Dante et Pétrarque. La fin de cette étude concerne les mots *inventas vitam iuvat excoluisse per artes* qu'on lit sur les médailles décernées aux lauréats des Prix Nobel. Les deux études suivantes, qui comptent au total presque cent pages, concernent le vers *Vincet amor patriae laudumque immensa cupido* (*Aen.* VI, 823) et la section VI, 817-823 qui traite de Brutus, le fondateur de la république Romaine. Il s'agit d'une étude approfondie et instructive. Cette fois aussi, on retrouve Cicéron comme un élément important de l'arrière-plan de Virgile. Les mots *animamque superbam* se trouvent au v. 817 dans une position ambiguë : certains lecteurs jugent que ces mots indiquent Brutus ! On est frappé par le fait que chaque auteur emploie ces vers d'une manière différente selon le contexte dans lequel il se trouve et selon le point de vue qu'il défend (voir la conclusion à la p. 162). On remarque aussi que *vincet*, selon l'argumentation dans laquelle ces vers sont utilisés, est changé en *vincit* ou *vicit* (voir les p. 138, 154 et 162). Pareillement il faut vérifier d'une façon attentive la façon dont saint Augustin emploie le mot *infelix* provenant du v. VI, 822 de Virgile. En *civ.* 3, 16 et 5, 18, 1 saint Augustin utilise Salluste et Virgile dans sa polémique avec Tite Live, qui d'ailleurs n'est pas nommé. Les vers *Aen.* VI, 817-823 ont aussi joué un rôle dans la légitimation du tyrannicide que saint Thomas d'Aquin et Ptolémée de Lucques ont formulée. Dans la suite de l'étude, on retrouve aussi les noms de Machiavel et du jésuite Daniello Bartoli. La dernière partie de l'étude concerne l'écrivain Alfieri (1749-1803) qui, dans la tragédie *Bruto primo* et dans le traité *Del principe e delle lettere*, condamne les poètes de cour, parmi lesquels il compte Virgile. – Ensuite S. Audano discute de la réception de l'Antiquité gréco-romaine après Alfieri, en commençant avec *I miei ricordi* de Massimo d'Azeglio (1798-1866), qui se posait des questions concernant l'éducation classique et l'approche ahistorique et acritique de l'Antiquité, approche qui selon lui était liée à un certain obscurantisme clérical. J'attire encore l'attention sur les deux études suivantes. Dans une contribution attrayante sur le roman autobiographique *Cristo si è fermato a Eboli* (1943-1944), l'antifasciste Carlo Levi nous apprend que le récit fasciste sur la grande Rome des temps passés, qui a été soutenu par plusieurs historiens de l'Antiquité et des philologues classiques (voir à la p. 196), n'était pas compatible avec les traditions pérennes de la campagne du Mezzogiorno (voir la p. 204). C. Levi a retrouvé ces traditions dans la deuxième partie de l'*Énéide*, où les peuples indigènes de l'Italie sont opposés aux conquérants Troyens (voir en premier lieu les p. 207 ss.). Sous ce

rapport, S. Audano parle de mythe et d'anti-mythe. Dans une étude captivante sur les *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar, plus particulièrement sur un passage du chapitre « *Disciplina augusta* », S. Audano étudie les traces des idées d'Héraclite (entre autres tout s'écoule ; l'opposition et l'identité des contraires). Marguerite Yourcenar a été inspirée aussi par Cicéron et le genre de la consolation qu'on retrouvera aussi dans les « Notes » qui suivent. – Dans la première et la deuxième de trois *Note di lettura*, S. Audano indique des traces de la consolation gréco-romaine, respectivement dans Martial V, 37 et Pétrarque, *Fam.* XV, 3 et *Triumphus temporis*. Dans la troisième des « Notes », S. Audano ne réussit pas à me convaincre qu'un motet italien anonyme mis en musique par Nicolo Porpora, compositeur italien du XVIII^e siècle, contient des traces du poète païen Lucrèce. – S. Audano n'en est pas à son premier essai en ce qui concerne l'étude de la survie de l'Antiquité gréco-romaine. Je rappelle que sur ce thème il a publié, avec G. Cipriani, deux autres recueils dans la collection « Echo ». S. Audano a une expertise remarquable en histoire culturelle. Il fait plaisir de voir qu'un philologue classique, ayant une bonne connaissance des faits et de larges vues, participe à ce genre de réflexions et de recherches.

Willy EVENEPOEL

Luca FEZZI, *Il rimpianto di Roma. Res publica, libertà « neoromane » e Benjamin Constant, agli inizi del terzo millennio*. Florence, Le Monnier Università, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 182 p. (STUSMA, 2). Prix : 15 €. ISBN 978-88-00-74429-4.

« Il rimpianto di Roma » (le « regret de Rome »), évoqué dans le titre, est le thème central de cet ouvrage. Plus précisément, celui-ci a pour but de déterminer la représentation que Benjamin Constant se fait de Rome. Pour ce faire, L. Fezzi, auteur de cette étude, souhaite mettre à l'épreuve la théorie dite « néoromaine ». Cette dernière prône que Constant, même s'il semble refuser le regret de l'Antiquité comme moyen de penser la politique contemporaine, ne condamne pas d'un seul bloc cette période révolue. Rome pourrait être un référent clef dans la définition d'une pensée plus nuancée à propos de l'Antiquité et moins contrastée par rapport à la modernité. En d'autres termes, l'auteur se propose de mesurer en quoi Rome tient une place originale dans la pensée de Constant. Cette recherche a d'autant plus de sens que, dans son célèbre *Discours sur la liberté des Anciens comparée à la liberté des Modernes* (1819), Constant semble, à première vue, associer sans distinction l'Égypte, Sparte, la Gaule ou Rome. Au-delà de l'étude du seul *Discours*, déjà menée par ailleurs, c'est donc l'ensemble des écrits de Constant qui constitue les sources de cette enquête. L'ouvrage, d'une mise en page très dense, est organisé en dix chapitres regroupés en deux parties. On notera la présence bienvenue d'un index final, permettant une recherche efficace des noms antiques et modernes. La première partie (chapitres 1 à 6) se propose de dresser un bilan historiographique afin de légitimer le but poursuivi. Elle précise surtout le contexte épistémologique récent autour des écrits de Constant (chapitres 1, 2, 5 et 6). Jusque-là, le *Discours* de 1819 monopolisait l'attention des chercheurs. L. Fezzi évoque donc à plusieurs reprises les travaux de G. Paoletti qui ont permis de redécouvrir les écrits inédits à la fois antérieurs et postérieurs au *Discours*. L'auteur insiste également sur la thèse « néoromaine » ou répu-